FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 6 octobre 1850,

SUR LA TOMBE

DE M. FOUQUIER,

L'UN DES PROFESSEURS DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR CRUVEILHIER.

MESSIEURS,

Il y a quelques mois à peine que deux professeurs de la Faculté cimentaient par une alliance leur vieille amitié.

L'un de ces professeurs, depuis longtemps gravement malade, comprenant que sa fin approchait, voulut bénir de son lit de mort cette union, l'objet de tous ses vœux, qui assurait le bonheur de son second fils, homme de cœur et d'avenir, et cinq semaines après, ce

professeur aimé de tous rendait paisiblement son âme à Dieu. Vous avez nommé M. Marjolin.

Et voilà que six mois, jour pour jour, après la célébration de son mariage, cette jeune femme si belle, si brillante de force et de santé, cette aimable enfant que nous connaissions dès le berceau, que nous avions vue croître en grâces, en vertus et en piété, sous les yeux de la mère la plus tendre; cette jeune femme est enlevée, à l'âge de vingt ans, à son mari, à ses deux familles, par une de ces maladies dont l'intensité semble mesurée sur la vigueur de la constitution.

Celui sur la tombe duquel nous venons aujourd'hui déposer nos larmes et nos regrets, c'est le grand-père de cette jeune femme, le professeur FOUQUIER.

On dit qu'on ne meurt pas de douleur: eh bien! M. Fouquier est mort de douleur. Son âme, déjà brisée par un de ces malheurs dont on ne comprend toute l'amertume, toute la profondeur, que lorsqu'il a pesé sur notre vie, la mort de Mme Fouquier, n'a pu survivre à cette autre douleur. L'équilibre de la vie était détruit, et la tendresse et l'abnégation de sa fille, Mme Cazenave, de son gendre, ce magistrat si considéré et si honnête, qui semblaient l'un et l'autre oublier leur propre douleur pour ne s'occuper que de celle de leur père, les secours de l'art les plus intelligents et les plus dévoués, ne pouvaient rien contre cette commotion de l'âme qui avait atteint le principe même de la vie.

Fouquier est mort le 4 octobre 1850, deux mois et quelques jours après sa petite-fille; il était âgé de soixante-quatorze ans.

Quelques mots sur sa digne vie. Fouquier était né à Maissemy (Aisne) le 26 juillet 1776, et vint à Paris en 1794, pour étudier la médecine.

Alors florissait Corvisart, qui imprimait à la médecine clinique une impulsion toute nouvelle, et qui savait si bien inspirer à ses nombreux auditeurs l'enthousiasme de la science. Le jeune Fouquier suivit assidûment ses leçons, et se fit bientôt remarquer entre tous

par son zèle et son esprit d'observation. Il ne tarda pas à concourir pour l'École pratique, qui venait d'être organisée, et remporta un premier prix, distinction alors entourée de prérogatives et qui plaçait hors ligne parmi leurs émules ceux qui s'en étaient rendus dignes.

Reçu docteur en médecine en 1802, il fut nommé, trois ans après, médecin suppléant à l'hôpital de la Charité, dont il devint médecin titulaire en 1807; il avait alors trente et un ans. C'était une époque où le titre de médecin d'hôpital suffisait pour assurer une position médicale très-élevée. Cette position enviée, qu'il ne tarda pas à justifier, produisit immédiatement Fouquier dans la clientèle, et décida sa vocation pratique.

Il est des hommes qui se laissent endormir par la prospérité, il en est d'autres dont l'ardeur semble s'accroître en proportion du succès. Fouquier comprit qu'il ne devait pas laisser stérile entre ses mains la mine si riche d'observations qui lui avait été confiée, et dès 1811, il ouvrit à l'hôpital de la Charité un cours de pathologie interne, bientôt suivi d'un cours de clinique médicale, double enseignement auquel il se livra avec le plus grand succès et sans interruption jusqu'en 1820.

La réputation que notre confrère avait acquise et comme professeur et comme praticien le désignait tout naturellement au choix de la Faculté, qui s'empressa de l'appeler en 1820 à la chaire de pathologie interne, vacante par la mort de Bourdier, et en 1821, par permutation, à la chaire de clinique interne, vacante par la mort de Corvisart.

L'ordonnance ministérielle de 1823, qui prononça la dissolution de la Faculté de médecine de Paris et sa réorganisation sur de nouvelles bases, ne pouvait pas atteindre un homme comme M. Fouquier; mais elle le replaça à la chaire de pathologie interne, qu'il occupa jusqu'à la révolution de 1830, époque à laquelle la Faculté ayant été rétablie, autant que possible, dans son état primitif, notre collègue fut rendu à la chaire de clinique interne, qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

Comme praticien, M. Fouquier a joui d'une de ces réputations populaires qui ne s'accordent qu'aux hommes d'élite, et, pendant longues années, aucune consultation importante n'a eu lieu à Paris sans que l'avis de notre collègue n'ait été désiré et par les familles et par les médecins eux-mêmes.

Fouquier était, en effet, le type du médecin; c'était l'honorabilité médicale personnifiée. Il avait de la dignité dans ses manières, de la gravité sans roideur. Sa mise soignée, sans recherche, mais toujours sévère et de bon goût, rappelait les préceptes d'Hippocrate *de decenti et decoro ornatu*.

Sa belle et noble figure exprimait la bonté. Quelque occupé qu'il fût, il ne paraissait jamais pressé auprès de ses malades, et on eût dit qu'il n'avait pas d'autre client à visiter que celui auprès duquel il se trouvait. Sa parole douce et bienveillante appelait la confiance et inspirait l'attachement; il ne se séparait jamais de son malade qu'avec la certitude d'avoir remonté son courage.

Ses rapports avec ses confrères ont toujours été pleins d'égards, de politesse et de bienveillance; aussi M. Fouquier était-il généralement aimé et vénéré. Comme médecin consultant, il savait écouter, genre de mérite qui n'est pas aussi commun qu'on le pense. Il était heureux de se ranger de l'avis de ses confrères, comme aussi, lorsqu'il avait constaté l'erreur, sans doute, il se gardait bien de la mettre en évidence aux yeux du malade ou de la famille; mais, dans le secret de la consultation, il ramenait ses confrères dans la bonne voie avec fermeté, quelquefois avec autorité, mais toujours avec cette convenance parfaite, ces ménagements délicats, qui font pardonner la supériorité.

M. Fouquier était l'homme d'ordre par excellence; il avait le talent rare de bien disposer de son temps, de bien coordonner toutes ses occupations de la journée; aussi était-il d'une exactitude admirable.

Cet esprit d'ordre, qui double le temps et qui fait le bonheur, se confondait chez lui avec l'amour du devoir.

Nul n'a porté plus loin que lui le sentiment du devoir, qui n'est autre chose que l'honneur, que la vertu.

Son grand devoir, son premier devoir de tous les jours, c'était l'hôpital; pendant 47 ans, il n'a pas manqué une seule fois volontairement et sans de grands motifs son service à l'hôpital, et quel service! Il écoutait chaque malade avec autant de soin que s'il se fût agi d'une consultation en ville; aussi sa visite au lit du malade, toujours très-longue, était-elle aussi fructueuse, plus fructueuse peut-être pour les élèves et les praticiens qui le suivaient, que la leçon orale de clinique à l'amphithéâtre.

M. Fouquier était un excellent clinicien. Nul plus que lui ne cherchait à établir les caractères différentiels des maladies, et à remonter des symptômes aux lésions d'organes; nul ne saisissait mieux les indications et n'avait à sa disposition une thérapeutique plus riche et plus variée.

Il attachait une importance extrême aux bonnes autopsies, et il y assistait toujours. Je l'ai vu, deux jours avant l'invasion de la maladie à laquelle il a succombé, à l'amphithéâtre de la Charité, faisant à ses élèves la démonstration d'une pièce pathologique, et pourtant M. Fouquier avait failli mourir par suite de l'autopsie d'un sujet cancéreux : un panaris de la plus mauvaise espèce, survenu à l'index, avait déterminé la gangrène des tendons fléchisseurs de ce doigt et l'ankylose de ses phalanges.

C'est l'amour du devoir, poussé jusqu'à sa dernière limite, qui, en 1813, lors de l'invasion de la France par l'Europe coalisée, lui fit accepter la périlleuse mission d'aller dans les départements de l'Est, prodiguer ses soins à nos braves moissonnés par le typhus des armées, bien plus meurtrier que le fer et le feu des ennemis.

Refoulé de ville en ville par les progrès de l'invasion, notre confrère n'abandonna son poste que lorsque l'ennemi fut arrivé aux portes de la capitale de la France.

Ce fut pour son admirable conduite dans ces temps de funeste, d'horrible mémoire, qu'en 1814 notre confrère fut décoré de l'ordre

de la Légion d'Honneur. Plus tard, en 1837, il devint officier, et en 1847 commandeur du même ordre.

M. Fouquier avait été médecin consultant du roi Charles X; il devint ensuite premier médecin consultant, puis, à la mort du docteur Marc, premier médecin du roi Louis-Philippe.

Telle est, Messieurs, l'esquisse bien imparfaite des mérites du professeur Fouquier, de ce praticien consommé, de cet homme si regrettable, dont le souvenir restera toujours vivant parmi nous.

Je m'arrête, Messieurs. Que vous dirais-je d'ailleurs que ce concours si considérable d'élèves et de médecins qui ont voulu suivre leur maître, leur confrère, leur ami, jusqu'à sa dernière demeure, ne proclame plus éloquemment que toutes les paroles!

Hélas! il y a bien peu de temps, nous avons vu le même concours d'hommages et de regrets autour d'une autre tombe, celle du professeur Marjolin. Que les mêmes vœux, les mêmes prières, accompagnent ces deux amis, ces deux alliés, ces deux collègues, ces deux gloires de la Faculté et du corps médical.

Tous deux se sont préparés à ce passage du temps à l'éternité en invoquant les secours de notre sainte religion, aux divines et douces espérances : qu'elle les récompense de leur laborieuse et honorable vie!

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 29*bis*.